

La survivance de "Diana" dans les patois romands

Autor(en): **Tappolet, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **22 (1918-1920)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-112042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La survivance de 'Diana' dans les patois romands.

PAR ERNEST TAPPOLET, Bâle.

Ce que Vaud, Fribourg et Valais appellent *vaodaiza* 'sorcière', proprement 'femme hérétique', provenant à l'origine des Vallées Vaudoises du Piémont (v. *Arch.* 2, 180) est désigné dans tout le Jura bernois par un mot d'aspect aussi bizarre que le personnage en question, ce mot, c'est *djənātch*, *s'a èn djənātch*, 'c'est une sorcière', 'la sorcellerie' se dit *djənātchriə* s. f. Rien de plus fréquent que ce mot chez les vrais patoisants, depuis Les Bois jusqu'aux environs de Delémont et depuis l'Ajoie jusqu'au plateau de Vauffelin, partout on entend parler encore de la *djənātch* avec ce mélange curieux d'inquiétude plus ou moins dissimulée et de dédain moqueur pour les vieilles croyances. Le mot est sans doute ancien, bien que dans le Jura il ne soit attesté que depuis le 16^e siècle, où il se rencontre à tout moment dans les procès de sorcellerie, étudiés par M. Fridelance. Le masculin *djənā* 'sorcier' est beaucoup moins fréquent que le féminin. D'où ce mot peut-il bien venir? Commençons par le côté sémantique. Le sens de 'sorcière' est attesté partout, en Franche-Comté aussi bien que dans le Jura bernois, nul doute que toutes les autres acceptions du mot en découlent. Elles sont nombreuses. Comme la plupart de ses synonymes, le mot a dégénéré en terme d'injure, *s'a èn vèy djənātch*, 'c'est une vieille mégère', à tel point que des personnes à l'âme délicate rougissent de prononcer le mot (Vauffelin). Ailleurs le mot se rapporte à l'aspect extérieur en désignant une femme qui néglige sa tenue (et par extention son ménage). L'idée d'un être au pouvoir magique est transparente dans l'emploi du mot pour 'épouvantail à faire peur aux enfants'. On dirait que l'ancienne croyance a été mise au service d'une pédagogie mal comprise.

Si anciennement la *djənātch* désignait quelquefois la sage-femme, c'est sans doute parce que les personnes qui exerçaient cet indispensable métier étaient en même temps des femmes à remèdes secrets.

Reste à mentionner un sens tout à fait concrétisé, celui d'un jouet bien connu: on désigne parfois par *djanālch* ces petits bonhommes de moëlle de sureau, lestés d'un clou à grosse tête qui, couchés ou placés sur la tête, étonnent par la facilité avec laquelle ils se remettent sur pied comme d'eux-mêmes; cfr. allemand suisse *Hexli*. On voit que si l'idée du surnaturel subsiste encore dans cet innocent jeu d'enfant, le sentiment de crainte qu'éveillait jadis le mot, s'est fortement atténué. Il résulte de tout cela que l'étude étymologique doit prendre le sens de 'sorcière' comme point de départ.

Occupons-nous d'abord de la forme qu'il faut disséquer pour l'analyser. Nous la coupons en deux éléments: le radical *djan* qui seul offre un intérêt folkloriste et la terminaison *atch* que nous traiterons plus tard.

1. *Le radical*. Le dictionnaire de Godefroy nous fournit le mot *gene* 'fée malfaisante'. Il s'agit d'un homme qui, assis devant une maison, voit arriver les 'mauvais esprits que ces gens appellent *Estries*' (du latin *striga* 'sorcière') dont *gene* est le synonyme.

Les genes ne tarderent mie; . . .
Des montaignes les vi dessandre,
Anviron drues et espesses;
Je cuidai ce fussent singesses. (Dolopathos 8720 ss.).

Après, raconte la chanson, ces 'singesses' entrèrent dans la maison, allumèrent un grand feu et dévorèrent en un clin d'œil 'comme feraient des chiens enragés' la chose sanglante qu'elles avaient traînée après elles, c'était la chair d'un larron. On voit par ce passage que la *gene* ou *estrie* est un être surnaturel d'aspect hideux qui vole par l'air et qui se nourrit de chair humaine.

Le mot est du reste attesté par deux autres passages¹⁾ dont l'un nous intéresse particulièrement. Parmi les péchés qui peuvent être commis contre le premier commandement le confesseur cite entre autres: *creïs-tu onques . . . ne la masnée Herlequin* (la maisnie Hellequin du moyen-âge) *ne genes ne fées*²⁾. Ici *gene* désigne une espèce de démon que le bon chrétien doit avoir en horreur.

De ce démon ou monstre malfaisant à la sorcière il n'y a pas loin; il s'agit d'êtres imaginaires plus ou moins redoutables dont les noms se confondaient souvent. L'identité des

¹⁾ V. *Romania* 34, 201. — ²⁾ Bull. de la Soc. des anciens textes 25 (1899), 61.

deux mots *djan* et *gene* s'impose. Et si le mot *gene* est relativement rare en ancien français, la forme provençale *jana* 'cauchemar' est là pour l'appuyer (Levy), et d'un coup elle nous ouvre de nouveaux horizons, car elle nous sert de transition à une grande famille de mots romans dont les principaux représentants sont le sarde *djana*, le roumain *zină* 'sorcière, fée', l'asturien *chana* (ch = ch du mot *champ*), 'nymphé', 'naïade' etc.; ajoutons les masculins: milanais *gian* 'sorcier' et macédo-roumain *dzînu* 'idole', qui remontent à *Dianus* attesté par Ducange s. v. *Diana*. (Pour d'autres dérivés v. Meyer-Lübke *Etymolog. Wbuch* 2624.) Etant données toutes ces formes, aucun doute n'est possible, c'est *Diana* qui est le mot de l'énigme. On a songé longtemps à *genius*¹⁾ qui serait satisfaisant pour le sens; mais, outre que les formes romanes font supposer un féminin, il faudrait s'attendre à des formes avec *n* mouillé qui font totalement défaut. Les formes citées demandent quelques explications. L'initiale de *diana* s'est développée comme celle de *diurnu* qui donne *djò* dans le Jura, *jorn* en ancien français, ou de *diaconus* qui donne *yakanu* en

¹⁾ Cette étymologie a été soutenue d'abord par HORNING (*Zeitschr. f. romanische Philol.* 18, 218), ensuite par THOMAS (*Romania* 34, 201⁴) et récemment par BERTONI (*Archivum Romanicum* 3 (1919) 105). Elle trouve un semblant d'appui dans un *Geniscus* 'nom de démon' au même titre que Neptunus; Orcus, Diana etc., attesté deux fois par Ducange. Mais de *genius* on aurait fait *Geniolus*, comme *Dusiolus* 'nom de démon' de *dusius* (v. Ducange), ou tout au plus *Geniiscus*. *Geniscus* a tout l'air d'être refait sur l'ancien français *gene*, suivi du suffixe savant *-iscus* qui se trouve quelquefois dans des noms de personnes: *rhetoriscus* 'jeune orateur', *vopiscus* jumeau, cf. *Caesar Vopiscus*.

J'ajoute ici, à titre de document, une forme curieuse *ienisco* que je dois à l'obligeance du *Thesaurus lingua latinae* qui a bien voulu me la communiquer. Elle se trouve dans une inscription latine d'Aquilée publiée par le *Corpus inscriptionum latinarum*, V 992 et 8307.

La voici: D[iis] M[anibus] S[acrum]

FERONIENSIVM

AQVATORVM

[T. Kani] VS · IANVARIUS

... PELLIAE · L · aeli O · HELENO

... IE · FACILINI · S · Q · FADIO · IENISCO

... SIMIEHQNIADAE

D'après le commentaire du *Corpus* il s'agit d'une association (*collegium*) de porteurs d'eau qui semblent rendre hommage à la déesse *Feronia* au service de laquelle ils s'étaient consacrés. (Sur le culte de *Feronia* v. Pauli-Wissowa). On peut supposer que le texte, du reste incomplet et obscur, qui suit le titre, contient les noms des associés, parmi lesquels un nommé *Jeniscus*. Comme me le fait remarquer M. M. Niedermann, rien n'empêcherait, au point de vue phonétique, d'identifier ce nom avec notre *Geniscus*, mais l'emploi si différent des deux formes me porte plutôt à les croire indépendants l'un de l'autre.

sarde¹⁾ ou bien comme celle de *januarius* = *chineru* en asturien ou de *jacet* = *zace* en roumain et *dzatse* en macédo-roumain. Quant à la voyelle accentuée, on s'attendrait à *giene* en ancien français (cf. *chiene*), mais les cas de la combinaison : *a* précédée d'une palatale et suivie d'une nasale étant fort rares, nous ne sommes pas en droit de supposer pour *diana* l'application rigoureuse d'une loi phonétique. Rien n'empêche du reste de voir dans la forme *gene*, qui n'est attestée que trois fois, le résultat précoce de l'absorption bien connue du yod par la consonne chuintante qui précède (*chievre* = *chèvre*).

Quoi qu'il en soit, la linguistique nous place ici en présence du fait certain que le nom romain d'une déesse de l'antiquité est arrivé à désigner un être imaginaire redouté par les chrétiens. On voit une fois de plus que le christianisme, loin de faire table rase des croyances payennes, en a laissé subsister une partie en les transformant. Un des exemples les plus typiques, c'est le dieu *Appollon* qui sous la forme *Apollin* désigne une idole payenne dans les épopées du moyen-âge. Il était naturel que dans cette transformation les dieux payens fussent devenus des êtres redoutables ayant des rapports plus ou moins directs avec le diable, l'Esprit du mal.

Rien de plus curieux que de lire certains passages de la littérature latine du moyen-âge qui nous montrent le mot *Diana* pris dans le sens d'un démon contre lequel les gens d'église ont soin de mettre le chrétien en garde. Tantôt le mot semble désigner une espèce de 'Hellequin' ou 'roi des fées' en compagnie duquel certaines femmes malfaisantes chevauchent sur des bêtes aux heures silencieuses de la nuit²⁾, tantôt le mot signifie franchement 'démon des forêts³⁾', où il est facile de reconnaître l'idée du latin classique 'déesse des forêts', tantôt il désigne un certain démon populaire⁴⁾. Ajoutons que certains patois modernes emploient le juron *per Diano*

¹⁾ *Romania* 20, 68¹. — ²⁾ ... quaedam sceleratae mulieres .. credunt se et profitentur nocturnis horis cum *Diana* .. equitare super quasdam bestias et multa terrarum spatia intempestae noctis silentio pertransire (Ducange s. v. *Diana*). — ³⁾ Le moraliste espagnol, Martin de Braga, avertit les *rustici* qui ignorent Dieu contre le danger des démons expulsés du Ciel qui habitent la mer, les fleuves, les sources ou les forêts. Les *rustici* ont plusieurs noms pour ces démons: in mari quidam, dit-il, *Neptunum* appellant, in fluminibus *Lamias* (nom romain de fées malfaisantes), in fontibus *Nymphas*, in silvis *Dianas*, quae omnia maligni daemones .. sunt qui homines .. nocent et vexant (D'après THOMAS, *Romania* 34 (1905), 201—202). — ⁴⁾ ... daemonium quod rustici *Dianam* vocant. (Vita Caesaris arelatensis, d'après Grimm, *Deutsche Mythol.*⁴ I, 237.

neiro 'par diane noire' (Puy de Dôme)¹⁾. Quant à *pardienne* (et *morguienne*), M. Désormaux a réussi à y découvrir le nom de 'Diane', dont il a trouvé la forme *Dyenne* dans un drame de 1567: *Fy de Mahon et de Dyenne* (*Rev. Savoisienne* 60 (1919) 68—71.²⁾

Le passage sémantique que représente *Diana* n'est pas isolé. Ainsi *Neptunus* survit sans aucun doute dans l'ancien français *neton* ou *nuiton* 'espèce de revenant nocturne', 'génie des eaux' qui par des transformations multiples a donné naissance au moyen français *luiton de mer* 'esprit hantant les eaux' d'où le français *lutin*, ainsi que la forme romande *niton* 'être fabuleux' 'esprit familier', d'où probablement le nom de *Pierre à Niton*, rocher s'élevant dans le Lac Léman près de Genève³⁾.

Un autre nom mythologique dont on peut trouver les vestiges dans les patois romands, c'est *Orcus*, désignant les enfers et par extension aussi le dieu des enfers, dont la forme féminine *orca* semble être l'origine des termes vaudois *nortsə* s. f. 'sorcière' et *in.nortsi* v. 'ensorceler'⁴⁾. *Orcus* se retrouve très certainement dans l'italien *orco* 'fantôme' et probablement dans le français *ogre*⁵⁾. — Rappelons en outre *Silvanus* 'dieu de la forêt' qu'on reconnaît dans le lombard *salvan* 'cauchemar' et mieux encore dans le tyrolien *salvan* 'fantôme en forme de berger' et avec lequel il faut sans doute identifier le *servan* (écrit souvent *servant*⁶⁾ 'esprit qui hante une maison' de la Suisse romande (Vd, V, G)⁷⁾.

2. *La terminaison*. L'examen de la terminaison nous fera reprendre les considérations d'ordre phonétique, c'est pourquoi nous donnons ici le tableau complet des formes.

Formes modernes : féminin *djənāch* (districts de Porrentruy et de Delémont; Clos du Doubs; Belfort d'après Vautherin,

¹⁾ Voir P. Sébillot, *Le Folklore de France* 4, 327 où l'on trouvera d'autres souvenirs de divinités payennes. — ²⁾ En outre, 'Diane' est le nom d'une prophétesse, mère d'un soudan (Langlois, *Table des noms propres . . . dans les chansons de geste*). — ³⁾ Voir *Arch. suisses des trad. pop.* 7 (1903), 67. — ⁴⁾ Pour l'agglutination de l'n v. *Bulletin du Glossaire des patois romands* 2, 19. — ⁵⁾ V. *Zeitschr. f. rom. Phil.* 39, 704. — ⁶⁾ Une des nouvelles fribourgeoises de P. SCIOBÉRET a pour titre *Le dernier Servant*. A Lausanne une rue s'appelle *Avenue du Servan* et dans cette rue il y a une maison *Clos Servan*. Cf. aussi ce que dit Bertoni sur *Servadzo*, *Bull. du Glossaire* 12, 33. — ⁷⁾ Un des premiers qui ait rendu attentif au phénomène en question, c'est le poète allemand H. HEINE dans son intéressant article *Die Götter im Exil* (p. 403 ss. éd. H. Brandenburg). Voir en outre F. ED. SCHNEEGANS à propos de *Neptunus* dans *Zeitschr. f. rom. Philol.* 24, 558 ss; G. BOISSIER, *La fin du paganisme* 1, 266—267, et JUD, *Neue Wege und Ziele der romanischen Wortforschung* dans *Wissen und Leben* 1911, p. 9—10 du tirage à part. J. GRIMM, *Deutsche Mythologie*⁴ p. 234—235, 237, 778.

Montbéliard d'après Contejean), *djənoətch* (Franches Montagnes), *djənotch* (Vauffelin, Prêles); *chnax*¹⁾ (Lorraine), *χnaχ* (Vosges); masculin *djəna* (Clos du Doubs), *djənè* (Ajoie); de là les noms de lieux *Combe-ès-gena* 'Combe aux sorciers' et probablement aussi *Prés-gonais* et *Creugena* 'Creux aux sorciers', ainsi s'appelle un torrent temporaire près de Courtedoux²⁾.

Formes anciennes du Jura bernois: féminin *genache* (1590), *chenage*³⁾ (1609), *estriere*⁴⁾ et *genauche* (1594), *genaulche*⁵⁾ (1550), *genaiche* 'sage-femme' (1594); masculin *genayt* (1595), *genay* (1609, 1613), *genet* (1613); v. aussi *Arch. suisses des trad. pop.* 7 (1903), 169. En ancien français on trouve *genaiche*, *vieille genoisse* (Meuse 1541) et surtout les dérivés *geneschier* 'sorcier' et *geneschiere* 'sorcière'. Que *-atçh* soit vraiment un suffixe, la forme masculine correspondante suffirait à le prouver. En se rappelant les formes féminines des mots de l'ancien français désignant surtout la nationalité, *francesche*, *anglesche*, *danesche* etc. mais aussi *freresche* 'héritage indivis' etc., on n'a pas de peine à reconnaître dans *genesche* (forme simple du dérivé *geneschier*) le suffixe roman *-iska*, résultant probablement d'une fusion d'un suffixe germanique (*lingua theodisca*) et d'un suffixe gréco-latin (*rhettoriscus*). Conformément à la phonétique locale ce suffixe aboutit à: *-aχ* en vosgien, *-atçh* en ajoulot et dans le Vâdais, *-oətch* dans les Franches Montagnes, résultats que démontrera le tableau suivant.

origine	anc. franç.	Vosges	Ajoie-Delémont	Franches Montagnes	Damprichard	Vauffelin	Prêles
DIANISKA	genesche	χnaχ ⁸⁾	djənātch	djənóətch	djənòtch	djənotch	djənotch
FRISKA	fresche	fraχ ⁸⁾	frātch	fróətch	fròtch	fretch	fretch
LISKA	lesche ⁶⁾	laχ ⁸⁾	lātch	lóətch	lòtch	letch	letch
BRISKA ⁷⁾	bresche	—	—	bróətch	bròtch	bretch	bretch
PISCARE	peschier	pòχi ⁹⁾	patchiə	póətchiə	pòtchi	petchi	—
MISCVLARE	mesler	—	mashè ¹⁰⁾ , machè	móasyè	mòcha	mekyè	mētyā

¹⁾ Le signe grec χ représente le son de l'allemand *ach*. — ²⁾ Cf. SÉRASSET, *L'abeille du Jura* 1841, II 217—218. H. JACCARD, *Essai de toponymie* 121. — ³⁾ Cette graphie a l'air d'être notée par un Allemand. — ⁴⁾ Autre mot pour la sorcière. — ⁵⁾ Forme citée par *Diricq, Maléfices* p. 24, 45, 92, 114. ⁶⁾ fr. mod. *lèche* tranche mince. — ⁷⁾ Rayon de miel, franç. mér. *bresko* s. f. *Atlas ling.* carte 1888. — ⁸⁾ Ces formes sont celles du patois de Belmont (Alsace), étudié par Horning (Beiheft 65 de la *Zeitschr. f. rom. Phil.*) Cfr. Horning *Grenzdiakete* 66 et *Atlas ling.* carte 607 fraîche. L'initiale de *χnaχ* remonte à *chnax*, forme lorraine (*Zeitschr. f. rom. Phil.* 18. 218), comme *χmakè* correspond à l'all. *schmecken*. — ⁹⁾ Forme vosgienne de l'*Atlas ling.*, carte 988 (pêcher) aux points 76, 78, 86. — ¹⁰⁾ J'emprunte au système de A. Rossat la graphie *sh* pour le son de l'allemand *ich*.

Il résulte de ce tableau que le phonème *isk* a donné régulièrement :

1. *aχ* (ou *òχ*) dans la partie est des Vosges.
2. *atch* dans la partie nord du Jura bernois.
3. *óatch* ou *òtch* dans les Franches Montagnes des deux côtés du Doubs.
4. *etch* dans une partie de l'Erguel.

Les divergences que présentent les formes de 'mêler' proviennent de la combinaison *sk* avec *l*. La ressemblance de 'mêler' avec les formes patoises des autres exemples ne porte que sur la voyelle du radical.

On voit en outre par ce tableau que pour le développement de *-iska* (*-iskla*) la région des Franches Montagnes des deux côtés du Doubs se sépare du type jurassien général. Il paraît qu'ici l'ancien français *esche*, au lieu de passer à *ātch*, a diphtongué en *-oische* (cf. anc. fr. *genoise* cité plus haut), d'où la variante locale *fróatch*.

Etant données ces variantes, il n'y a rien d'étonnant que les formes anciennes du Jura alternent entre *-atch* et *-otch*. Quant aux formes, féminin *genaiche*, masculin *genay* etc. elles s'expliquent sans doute par l'influence de l'ancienne langue littéraire.

Il nous reste à rendre compte de la forme anormale de la région Diesse—Vauffelin, où *dianiska* devrait aboutir à *djanètch*. La forme attestée de *djanòtch* doit donc être importée, soit de la région des Franches Montagnes (ou des patois avoisinants), soit de la région qui dit *djanātch* qui aurait été adapté aux habitudes locales d'après le modèle des équivalents suivants :

	Jura forme générale	Vauffelin	Monfagne de Diesse
aile	âl	òl	ól
mal	mâ	mò	mó
chaude	tchâd	tchòd	tchód